PUBLICATION DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

Cycle de Kali-Yug 7 Janvier 1891

LE LOTUS BLEU



SEUL ORGANE

EN FRANCE

DE LA

Société Théosophique

Paraît le 7 de chaque mois

Théosophie, Science occulte, Monde Astral, Sociologie

H.-P. BLAVATSKY

RÉDACTEUR EN CHEF

DIRECTEUR : JEAN MATTHÉUS

N° 11 — SOMMAIRE

BUTS POURSUIVIS PAR LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

EXOTÉRIQUE

1. *Former le noyau d'une fraternité universelle de l'humanité, sans distinction de sexe, de race, de rang ou de croyance.*
2. *Etudier les religions et les philosophies, spécialement celles de l'Antiquité et de l'Orient, afin de démontrer qu'une même Vérité est cachée sous leurs divergences.*

ESOTÉRIQUE

3. *Etudier les lois inexpliquées de la nature et développer les pouvoirs psychiques de l'homme.*

Pour tous renseignements s'adresser au siège du **LOTUS BLEU**.

FORCE ET MATIÈRE

LES ATOMES ET LA MATIÈRE RADIANTE

Nous lisons dans le *Théosophiste* que M. Flammarion, rendant compte des expériences de Crooks, dit que Faraday, en 1816, eut le premier l'idée de la matière radiante, mais il pensait que cette idée était l'hypothèse la plus hardie qu'on puisse concevoir.

Et continuant, Flammarion ajoute : au commencement de ce siècle, si quelqu'un avait demandé ce que c'est qu'un gaz, on aurait répondu que c'était une matière fluide, raréfiée au point d'être impalpable. On s'aperçoit de sa présence, lorsqu'il est sous l'impulsion d'un mouvement violent.

On aurait encore dit qu'un gaz n'était susceptible de prendre [illegible] forme, ni de se liquéfier, qu'il tend [illegible] ater, lorsqu'il ne rencontre aucune ré- [illegible] s la pression il se contracte.

[illegible] es idées sur les gaz, il y a trente ans, [illegible] hes de la science moderne ont profon- [illegible] et changé ces idées sur la constitution [illegible] tique.

[illegible] ons les gaz comme composés d'un mon-

bre infini de particules ou molécules, lesquelles sont incessamment en un mouvement de la vélocité duquel on se fait difficilement une idée.

Comme le nombre de ces molécules dépasse tout ce que l'imagination peut supposer, il résulte qu'une molécule ne saurait se mouvoir dans n'importe quel sens, sans en rencontrer une autre contre laquelle elle se choque vivement.

Mais, si l'on extrait d'un vase parfaitement clos une grande quantité de gaz ou d'air, le nombre de molécules a diminué, et l'espace pour se mouvoir est agrandi ; la longueur de la course qu'elles peuvent parcourir étant en raison inverse de leur nombre.

Plus le vide est parfait, plus grande par conséquent est leur latitude de mouvement avant d'entrer en collision. En d'autres termes, plus l'étendue proportionnelle de leur parcours augmente, plus les propriétés physiques du gaz sont modifiées.

Arrivés à un certain point, nous rendons possible le phénomène du radiomètre.

Si nous poussons la raréfaction plus loin, c'est-à-dire si, dans un espace donné, nous diminuons le nombre des molécules et que par conséquent nous augment[illegible] core le champ de leur déplacement, nous réal[illegible] expériences qui ont tant ému le monde savant nom d'expérience de M. Crooks sur la ma[illegible] diante.

Au dire de ce célèbre physicien, les phénom[illegible] rent tellement de ceux qui sont produits pa[illegible] sous une tension ordinaire que nous nous tro[illegible]

sitivement devant un quatrième état de la matière, lequel est aussi loin de l'état gazeux ordinaire que celui-ci est loin de la condition liquide.

Les molécules de gaz, contenues dans un globe de cinq centimètres de diamètre, par exemple, qui, raréfiées, sont devenues comparativement peu nombreuses, bien qu'il y en ait encore des milliards et des milliards, étant moins génées dans leurs mouvements réciproques, ont acquis une nouvelle propriété d'une extrême énergie.

Et c'est ici que nous sont révélés, par le plus brillant phénomène, quelques-uns des pouvoirs mystérieux de la nature, dont si peu nous sont connus.

Ces molécules projetées en courants rapides sur le diamant et sur le rubis, les animent des plus brillantes couleurs verte et rouge, d'une intensité infinie. Le verre, sous leur action, jette des lueurs phosphorescentes.

Un courant rapide de ces particules, qu'un tableau gradué et ingénieusement éclairé peut rendre sensible à l'œil de tout spectateur, ce courant, dirigé sur du platine, élève sa chaleur au-dessus de 2000 degrés et le fond comme de la cire.

Ceci nous montre que toutes ces molécules, rendues plus libres et plus mobiles par la réduction de leur nombre, agissent comme des boulets, mais des boulets si petits que l'imagination s'y perd. Et, dans le vide que l'homme se vante d'avoir fait, elles sont encore en nombre infini.

M. Crooks, au moyen d'expériences ingénieuses et variées, démontre les propositions suivantes :

En quelqu'endroit que frappe la matière radiante, elle produit une énergique action phosphorescente. Elle se meut en ligne droite.

Quand elle est interceptée par une matière solide, elle projette une ombre; elle exerce une énergique action mécanique sur les corps contre lesquels elle frappe.

Elle dévie de la ligne droite sous l'influence d'un aimant. Quand elle est arrêtée dans son mouvement, elle produit de la chaleur.

Voilà ces expériences si inattendues et d'un si profond intérêt.

Leur auteur a réussi à faire un vide dans ses tubes, jusqu'à un millionnième d'atmosphère, et il aurait pu atteindre même jusqu'à dix, jusqu'à vingt millioniè-mes.

Et pourtant un tel vide pneumatique est encore loin d'être un vide parfait. Toujours il reste quelque chose; un véritable état de matière douée d'une grande puissance. Ce vide représente encore un nombre incalculable de molécules.

Ainsi, par exemple, supposons un globe de verre de treize centimètres de diamètre, contenant comme un septillion de molécules d'air ; en faisant le vide à un millionième d'atmosphère, il restera encore, dans ce globe, un quintillion de ces molécules.

Si maintenant on soustrait au contraire un quintillion de molécules et qu'à l'aide de l'ètincelle électrique on produise un trou microcospique mais suffisant pour permettre à l'air d'entrer, en supposant encore qu'il entre *cent millions* de molécules par seconde,— combien

croit-on qu'il faudrait de temps à ce quintillion extrait pour rentrer dans le globe?

Plusieurs centaines de mille ans!

Et pourtant le globe est plein en une heure. D'où il faut admettre que ce n'est pas par cent millions par seconde que s'introduisent ces molécules, mais par centaines de trillions.

Leur petitesse est donc telle que notre esprit ne peut la comprendre. Ce n'est à proprement parler qu'un point mathématique.

— Dans l'étude de ce quatrième état de la matière, il semble que nous soyons arrivés à la connaissance du petit et indivisible atome que nous pouvons considérer comme formant la base de l'Univers physique, et que nous avons atteint les limites où matière et force paraissent se confondre, atteint à l'obscur domaine qui sépare le connu de l'inconnu.

Et cependant la science ésotérique annonce qu'il y a sept états de matière,dont la radiante ne serait encore qu'une sous-division du quatrième état.

Dans cette condition pouvons-nous nous faire la moindre idée de ce que peut être la puissance du septième état, nous qui restons bénévolement encroutés dans ce que nos savants appellent les réalités objectives.

Quoi qu'il en soit, les expériences de Crooks démontrent à l'évidence que la *force matière* est en raison inverse de la densité de cette dernière, ou en raison directe de sa fluidité.

Si donc, au lieu d'opérer avec l'air, on remplaçait ce fluide par l'éther de l'espace, combien prodigieuse

serait la puissance inter-éthérique. Le procédé serait tout autre, bien entendu.

En quelques minutes, des roches seraient réduites en leur principe premier; en quelques heures, des montagnes seraient percées sans qu'il reste trace des déblais !

Allons plus loin. Supposons que la photosphère solaire dépouille à l'instant l'enveloppe, protectrice pour nous, qui sert de véhicule rayonnant, en l'atténuant, au foyer *d'amour*, à la *pensée collective*, agissant derrière cette enveloppe, ou par et dans ce véhicule lumineux; la lumière étant un corps, et non un mode de mouvement, — à l'instant même, également, toutes les planètes de notre système solaire seraient, non pas seulement réduites en cendres, mais ramenées à leur élément simple primitif.

Reportons maintenant nos regards sur l'homme, en nous pénétrant de cette idée absolument vraie, certaine, que, petit univers ou microcosme, il résume en lui les *sept états* de matière dont parle la science ésotérique[1]. Ne voyons-nous pas alors la puissance de cet homme, grandir et s'élever, au fur et à mesure que, dégageant de lui chacun de ces états de matière, il les aura graduellement et successivement réalisés, en faisant évoluer par sa volonté, un état supérieur, à l'empire duquel l'état inférieur sera soumis.

C'est ainsi qu'on pourrait véritablement commander aux éléments.

[1] Voir « Bouddhisme Esotérique » par Sinnett, Traduction Française.

En nous appuyant sur l'observation et guidés par l'analogie, nous espérons pouvoir prouver scientifiquement la puissance réelle de l'homme sur la matière, en général, en démontrant tout d'abord le pouvoir de la Force intelligence, sur la Force matière physique.

Aussi reviendrons-nous particulièrement sur ce sujet.

J. Lemaitre.

M. S. T.

MORALITÉ ET PANTHÉISME

De tous côtés nous entendons parler de l'inefficacité du Panthéisme, — ce terme comprenant le Bouddhisme ésotérique, le Védantisme Adwaïtiste, et d'autres systèmes philosophiques semblables, — pour fournir une base solide à la morale.

On a prétendu que l'assimilation philosophique du *Meum* et du *Tuum*, doit nécessairement amener dans la pratique une confusion d'où résulterait la sanction du vol etc...

Cette façon d'argumenter nous démontre clairement la coexistence de l'objection avec une ignorance complète des systèmes sur lesquelles elle porte, ainsi que nous allons le démontrer.

Il est reconnu que la sanction finale de la morale dérive du désir d'arriver au bonheur et d'échapper à la souffrance; mais les écoles diffèrent totalement dans leur manière d'apprécier le bonheur. Les religions exotériques basent leur morale sur l'espoir d'une récompense et la crainte d'une punition qui dépendraient d'un Directeur omnipotent de l'univers et seraient appliqués à ses sujets impuissants, suivant leur obéissance aux règles prescrites par ce directeur, et suivant le bon plaisir de ce dernier.

Dans certains cas, cependant, des religions plus récentes ont fait dépendre la morale d'un sentiment de reconnaissance envers le Directeur pour ses bienfaits.

Le caractère nul, pour ne pas dire malfaisant, de pareils systèmes de morale, s'aperçoit aisément.

Comme type d'une morale fondée sur l'espoir et sur la crainte, voyez l'exemple suivant dans la Bible chrétienne : « Celui qui donne au pauvre prête à l'Eternel. » Ici on fait dépendre l'obligation de venir en aide aux pauvres, d'un motif de prudence, en prévision du temps où le donneur serait incapable de prendre rien de lui-même.

Mais le Mahabharata dit : « Celui qui désire recevoir quelque chose en retour pour les bonnes actions qu'il a faites, perd tout mérite ; il est comme un marchand qui trafique de ses marchandises. »

Les véritables ressorts de la morale perdent de leur élasticité sous la pression d'un égoïsme aussi coupable, et toutes les natures pures et dévouées repoussent cette idée.

Pour éviter de telles conséquences, des tentatives ont été faites par quelques reformateurs religieux modernes, afin d'établir, avons-nous dit, la morale sur le sentiment de reconnaissance envers le Seigneur.

Mais on s'aperçoit de suite que, dans leurs efforts pour déplacer la base de la morale, ces réformateurs l'ont entièrement privée de base. Un homme est supposé devoir faire « ce qui est agréable au Seigneur, » par reconnaissance pour les nombreuses bénédictions que le Seigneur a accumulées sur sa tête. Mais, en fait, il découvre que le Seigneur accumule sur lui des malédictions aussi bien que des bénédictions.

Un malheureux orphelin peut-il être reconnaissant de ce que le Seigneur lui a enlevé les appuis de sa vie, ses parents, parce qu'on lui dira, en guise de consolation, que cette calamité est un mal apparent sous lequel ce même Seigneur cache en réalité tout le bien possible ?

Un prédicateur du vengeur Ahriman pourrait, avec autant de raison, exhorter les hommes à croire que, sous les bénédictions apparentes d'un tendre père, se cache le serpent du mal. Mais cet Evangile est encore à prêcher.

Les utilitaristes de nos jours, bien que l'horizon de leur pensée soit très étroit, ont une logique plus sévère dans leurs enseignements : « Ce qui tend au bonheur de l'homme est bien, doit être recherché, et le contraire doit être évité comme mal. »

Mais l'application pratique de cette doctrine est grosse de conséquences fâcheuses : — dépouillé, limité,

confiné par un grossier matérialisme, dans ce court espace qui sépare la naissance de la mort, le plan de bonheur des utilitaristes n'est qu'un torse déformé qui ne peut certainement pas être comparé à la belle divinité que nous adorons.

La seule base scientifique de la morale doit être cherchée dans les doctrines consolantes de Bouddha ou de Sri Sankaracharya.

Le point de départ du système Panthéiste, — le mot étant adopté faute d'un meilleur, — est une claire perception de l'*Unité*, la seule énergie qui agit dans le Kosmos manifesté ; c'est encore une perception non moins claire du grand résultat ultérieur que cette énergie tend incessamment à produire. C'est aussi la parfaite compréhension de l'affinité de l'immortel Esprit humain et de ses puissances latentes avec l'Unité.

Cette compréhension ou perception doue ce même esprit humain du pouvoir de coopérer dans la vie *Une* avec la Force qui fait évoluer l'Univers.

— La connaissance, ou le gnanam, est divisé en deux classes par les philosophes adwaïtistes.

La première espèce de connaissance (Paraksha), consiste dans l'assentiment intellectuel à une proposition donnée. La deuxiéme (Aparaksha), dans la réalisation effective de cette proposition :

Le but qu'un Yogi advaitée place devant lui est la réalisation de cette Unité de l'existence, et la pratique de la morale sera le moyen le plus puissant pour arriver à ce but.

L'obstacle principal à la réalisation de cette Unité est l'habitude innée de l'homme de se placer toujours au centre de l'Univers.

Quoi que ce soit qu'un homme fasse, pense ou sente, l'indestructible *moi* est toujours là, — figure centrale.

Ceci, comme on s'en rendra compte avec un peu d'attention, est la raison qui empêche chaque individu de remplir sa propre sphère, dans une existence où il cherche à se mettre seul en place, tandis que les autres individus ne le sont pas.

La réalisation de cette harmonie est l'aspect pratique et objectif du *Grand Problème*.

La pratique de la morale est l'effort pour trouver cette sphère, et la morale, en réalité, est le fil d'Ariane dans le labyrinthe Crétois où l'homme est placé.

De l'étude de la philosophie sacrée prêchée par Boudda ou Sri Sankara, est dérivée la connaissance — *Paraksha* — de l'Unité de l'existence ; mais, sans la pratique de la morale, cette connaissance ne peut pas se transformer en une espèce plus élevée, c'est-à-dire en la réalisation de l'Unité. Cela ne sert à rien de saisir par l'intelligence la notion que vous êtes toutes choses, que vous êtes *Brahma*, si cette notion n'est pas réalisée par les actes pratiques de la Vie.

Faire une confusion entre le *Meum* et le *Tuum*, au sens vulgaire, ne fait que détruire l'harmonie de l'existence par une fausse assertion du Moi, et c'est aussi insensé que l'idée de nourrir les jambes au détriment des bras.

Vous ne pouvez pas être Un avec le tout, si vos actes,

vos pensées et vos sentiments, ne sont pas en accord avec la marche en avant de la Nature.

La signification de cette parole que le *Brahma-Gnam* est au-delà de l'atteinte de Karma, ne peut être complètement comprise que par celui qui a trouvé sa position exacte en harmonie avec la *Vie Une* dans la nature.

Cet homme voit alors comment un Brahma-Gnani ne peut agir qu'en union avec la nature et jamais en désaccord avec elle.

Pour nous servir de la phraséologie employée par les anciens écrivains occultistes, un Brahma-Gnani est un véritable co-travailleur avec la nature.

Non seulement les Sanscritistes Européens, mais aussi les Yogis exotériques, tombent dans la grave erreur de supposer que, selon l'opinion de nos auteurs sacrés, un être humain peut échapper à la loi du *Karma*, en adoptant une position d'inactivité complète. Ces écrivains perdent tout à fait de vue le fait qu'une abstention, même entière, d'actes physiques, ne produit pas l'inactivité sur les plans *astral* et *spirituel* plus élevés.

Sri-Sankara a prouvé jusqu'à l'évidence, dans ses commentaires sur le *Bhagavat Gita*, qu'une telle manière de voir est loin d'être une illusion.

Le grand instructeur montre là, que réprimer par la force le corps physique et l'empêcher d'agir, ne libère pas l'individu du *Vasana* ou *Vriti*, c'est-à dire de l'inclination à agir inhérente à l'esprit.

Dans tous les départements de la nature, on trouve

qu'un acte a une tendance à se répéter; le Karma acquis dans la naissance précédente essaie constamment de forger de nouveaux liens dans la chaîne et tend ainsi à continuer une existence matérielle.

Or, cette tendance ne peut être contre-carrée que par un accomplissement sans égoïsme de tous les devoirs qui appartiennent à la sphère dans laquelle une personne est née. Cela seul peut produire le *Chitta Suddhi*, ou l'état dans lequel la faculté de percevoir des vérités spirituelles peut être acquis.

Nous dirons ici quelques mots de l'inactivité physique des Yogis ou Mahatmas.

L'inactivité du corps physique (Stuhla Sharira) n'indique pas une condition d'inactivité sur le plan astral, ni sur le plan spirituel.

L'esprit humain est dans son état le plus élevé d'activité, dans le *Samadhi*, et non point, comme on le suppose généralement, dans une condition de quiétude dormante.

En outre, toute personne qui étudiera la dynamique occulte verra de suite qu'une somme donnée d'énergie dépensée sur les plans spirituel ou astral, produit de bien plus grands résultats que la même somme d'énergie dépensée sur la surface physique et objective de l'existence.

Lorsqu'un Adepte s'est placé lui-même en rapport avec l'esprit universel, il devient une puissance réelle dans la Nature, même sur le plan objectif.

La différence entre l'énergie cérébrale et l'énergie

musculaire dans leur capacité de produire des effets étendus et lointains, peut être facilement comprise. La somme d'énergie dépensée par celui qui a découvert la vapeur, peut ne pas avoir été plus considérable que celle qui est dépensée par un fort laboureur ; — mais le résultat pratique de ce dernier ne pourra jamais être comparé aux résultats acquis par la découverte de la vapeur.

De même, les effets ultérieurs de l'énergie spirituelle sont infiniment plus grands que ceux de l'énergie intellectuelle.

D'après les considérations ci-dessus, il devient fort évident que l'entraînement initiateur d'un véritable Raj-Yogi Védantin, à mesure que son développement avance, doit être de nourrir un désir ardent et incessant de faire tout ce qui est en son pouvoir pour le bien de l'humanité, sur le plan physique ordinaire de la vie, son activité étant, cependant, transférée sur les plans astral et spirituel plus élevés ; — avec le temps, et à mesure aussi que la vérité se réalise, la situation devient tout à fait claire pour le Yogi, et il se trouve placé au-delà de la critique qui pourrait s'appliquer à un homme ordinaire.

Le Mahanirvana Tantra dit : « Pour celui qui marche au-delà des trois *Gunas : Satra*, *Rajia* et *Tanras*, (c'est-à-dire qui opère sur le plan spirituel), quel devoir ou quelles restrictions peut-il y avoir par comparaison avec les hommes qui sont limités de tous côtés par les plans objectifs de l'existence ? »

Ceci ne veut pas dire qu'un Mahatma puisse ou veuille

jamais négliger les lois de la morale, mais qu'ayant unifié sa nature individuelle avec la grande nature elle-même, il est, par sa constitution, dans l'impossibilité de violer aucune des lois naturelles, et aucun homme ne peut se constituer juge de la conduite de ce *Grand*, sans connaître les lois qui agissent sur tous les plans de l'activité de la nature.

De même que les hommes honnêtes sont honnêtes, sans tenir compte le moins du monde de la loi criminelle, ainsi un Mahatma est moral sans considération des lois de la morale.

Ces sujets sont sublimes.

Avant de conclure, nous indiquerons encore quelques autres considérations qui conduisent le Panthéïsme aux mêmes conclusions par rapport à la morale.

John Stuart Mill définit le bonheur comme l'état de l'absence d'opposition. Mann le définit en termes encore plus accentués : « Toute espèce d'assujettissement à soi-même est le bonheur. »

En résumé, ceci est la marque caractéristique des deux états cardinaux, dans la nature. En effet, il est universellement admis que tout le système de la nature se meut dans une direction particulière, et on nous a enseigné que cette direction est déterminée par l'action de deux forces ; l'une agit en partant de ce pôle de l'existence qu'on nomme généralement « matière » et se dirige vers cet autre pôle qu'on nomme « esprit », d'où part également une seconde force agissant en sens inverse.

Le fait seul que la nature se meut prouve que ces

deux forces ne sont pas égales en importance. Le plan sur lequel l'activité de la première force prédomine, s'appelle dans les traités occultes « l'arc descendant ; » et le plan correspondant à l'activité de la seconde force, se nomme « arc ascendant. »

Avec un peu de réflexion, on comprend vite que le travail d'évolution commence sur l'arc descendant et se poursuit en montant à travers l'arc ascendant. Il résulte de ceci que la force dirigée vers l'esprit est celle qui doit, bien qu'après de terribles luttes, prévaloir en définitive.

Telle est la grande énergie directrice de la nature, et bien qu'elle soit troublée par l'opération de la force opposée, c'est elle qui impose sa loi.

L'autre force n'est qu'un aspect négatif qui, pour la commodité du raisonnement, est considérée comme un agent distinct.

Si un individu tente de se mouvoir dans une autre direction que celle dans laquelle la nature se meut, cet individu est sûr d'être écrasé tôt ou tard, par l'énorme pression de la force opposée, résultat qui ne peut rien avoir d'agréable.

La seule façon d'atteindre le bonheur est donc de se fondre dans le sein de la grande Mère Nature, en suivant la direction dans laquelle elle-même se meut.

Ceci, répétons-le, ne peut s'accomplir qu'en assimilant la conduite individuelle des hommes avec la force triomphante de la nature ; l'autre force étant toujours subjuguée par de terribles catastrophes.

Cet effort pour assimiler l'individu à la loi univer-

selle est généralement ce que l'on nomme *pratique de la morale*..

L'obéissance à cette loi universelle, après qu'on l'a reconnue, est la véritable religion qui a été définie par « Bouddha » : « la réalisation du vrai. » — Un exemple éclairera la proposition : Est-ce qu'un disciple pratique du Panthéïsme peut prononcer un mensonge ?

On admettra facilement que la vie se manifeste par le pouvoir d'acquérir des sensations ; le sommeil temporaire de ce pouvoir étant la suspension de la vie.

Si un homme reçoit une série particulière de sensations et affirme qu'elles sont autres qu'elles ne sont réellement, il en résulte que cet homme exerce la puissance de sa volonté en opposition avec la Loi de la nature, de laquelle dépend la vie, et, par là, il commet un suicide sur une petite échelle.

L'espace nous manque pour développer le sujet plus longuement ; — mais si les dix péchés mortels mentionnés par Manu et Bouddha étaient examinés à la lumière que nous venons de chercher à comprendre, nous osons dire que le résultat de cet examen confirmerait les principes exposés ci-dessus.

Extrait des notes de Louis Dramard.
Conférence d'un Oriental.

CLEF DE LA THÉOSOPHIE

Enseignements Fondamentaux de la Théosophie

Dieu et la Prière

(*Suite*[1].)

Question. — Croyez-vous en Dieu ?

Réponse. — Cela dépend de ce que vous entendez par ce terme.

Question. — Je veux parler du Dieu des Chrétiens, du Père de Jésus, du Créateur ; du Dieu de la Bible et de Moïse, en un mot.

Réponse. — Nous ne croyons point en un Dieu semblable à celui-là. Nous rejetons l'idée d'un Dieu personnel, ou extra-cosmique et anthorpomorphe, qui n'est que l'ombre gigantesque de *l'homme*, sans même reproduire ce qu'il y a de meilleur dans l'homme. Nous disons et prouvons que le Dieu de la Théologie n'est qu'un amas de contradictions, une impossibilité logique. Voilà pourquoi nous refusons de le reconnaître.

[1] Voir le n° 10 du Lotus Bleu.

Question. — Veuillez nous donner vos raisons.

Réponse. — Nous en avons plusieurs, et elles ne peuvent pas toutes être énumérées ; mais en voici quelques-unes. Ce Dieu n'est-il pas déclaré infini et absolû par ses adorateurs ?

Question. — Il me semble que oui.

Réponse.— Mais alors, s'il est infini, c'est-à-dire sans limites, et surtout s'il est absolu, comment peut-il avoir une forme, ou être le créateur de quoi que ce soit ? L'idée de forme correspond à celle de limite, de quelque chose qui a un commencement et une fin ; ensuite, pour créer, il faut qu'un Etre pense, fasse un plan. Comment l'ABSOLU pourrait-il penser, c'est-à-dire avoir la moindre relation avec ce qui est limité, fini et conditionné ? C'est une absurdité au point de vue de la philosophie et de la logique. Cette idée n'est pas même admise par la Kabbale des Hébreux, qui fait de l'unique et Absolu Principe Divin une Unité infinie, appelée En-Soph [1]. Il faut que le Créateur devienne actif pour créer ; et puisque c'est une chose impossible à l'ABSOLU, le principe infini dut être représenté comme devenant indirectement la cause de l'évolution (et non de la création), c'est-à-dire comme faisant émaner de soi les Séphiroth (une autre absurdité, due cette fois-ci aux traducteurs de la Kabbale) [2].

[1] Eu-Soph, אין סוף — πᾶν ἔπειρος, ce qui est sans fin ou sans limite, dans la Nature, et avec elle, le non-existant qui EST, mais qui n'est pas *un* Etre.

[2] Comment le principe éternel et non actif peut-il produire

Question. — Comment expliquez-vous qu'il y ait des Kabbalistes qui puissent encore croire en Jéhovah, le *Tétragrammaton*, tout en restant Kabbalistes ?

Réponse. — Ils sont libres de croire à ce qui leur plaît, car ce qu'ils croient ou ne croient pas ne peut guère changer un fait évident. Les Jésuites nous disent que deux et deux ne font pas toujours quatre, puisque si telle est la volonté de Dieu, $2 \times 2 = 5$. Faut-il pour cela accepter leurs sophismes ?

Question. — Mais alors vous êtes Athées ?

Réponse. — Pas que je sache, à moins que l'épithète d'Athées ne s'applique à ceux qui ne croient pas en un Dieu anthropomorphe. Nous croyons en un Divin Principe Universel, racine de Tout, de qui tout provient et en qui tout sera absorbé, à la fin du grand cycle de l'Etre.

Question. — C'est l'antique théorie du Panthéisme. Si vous êtes Panthéistes, vous ne pouvez pas être Déistes ; et si vous n'êtes pas Déistes, il faut bien que vous soyez Athées.

Réponse. — Ce n'est pas absolument nécessaire. Le terme de « Panthéisme » est encore une de ces nombreuses expressions mal jugées, dont la signification primitive et véritable a été faussée par un préjugé

par émanation ou par émission ? Rien de semblable n'est attribué au Parabrahm des Vedantins, ni à l'En-Soph de la Kabbale Chaldéenne. C'est l'œuvre d'une loi périodique et éternelle, qui, au commencement de chaque Maha-manvantara, ou nouveau cycle de vie, fait émaner une force active et créatrice (le Logos), du principe unique, incompréhensible et sans cesse caché.

aveugle et un point de vue borné. Il va sans dire que, si vous acceptez l'étymologie Chrétienne de ce mot composé, si vous le faites dériver de παν, « tout », et θεοσ, « dieu » ; si vous vous imaginez ensuite et allez enseigner aux autres que cela signifie que chaque pierre et chaque arbre dans la Nature est un Dieu ou le Dieu UNIQUE ; alors, en effet, vous aurez raison, et vous convertirez les Panthéistes, outre ce qu'ils sont déjà, en adorateurs de fétiches. Mais vous n'obtiendrez pas tout à fait le même résultat, si vous cherchez, comme nous, l'étymologie ésotérique du mot Panthéisme.

Question. — Et quelle est donc votre définition de ce mot ?

Réponse. — Permettez-moi de vous faire une question à mon tour. Qu'est-ce que vous entendez par Pan, ou Nature ?

Question. — Mais je suppose que la Nature est la totalité de ce qui existe autour de nous, l'agrégation des causes et des effets qui se trouvent dans le monde matériel, la création ou l'Univers.

Réponse. — Par conséquent, l'ensemble et l'ordre personnifiés des causes et des effets connus ; la somme de toutes les énergies et de toutes les forces finies, entièrement isolée de toute relation avec un ou plusieurs Créateurs intelligents, et même peut-être « considérée comme une seule force séparée », ainsi que cela se trouve dans vos encyclopédies ?

Question. — Je suppose que c'est cela.

Réponse. — Eh bien, nous ne prenons pas en con-

sidération cette nature matérielle et objective que nous appelons une illusion passagère ; et nous ne donnons pas à πᾶν la signification de Nature, prise dans le sens de sa dérivation latine : Natura (devenir, de nasci, naître). Lorsque nous parlons de la Déité et que nous l'identifions avec la Nature, par conséquent aussi dans son existence et sa durée, c'est de la nature incréée et éternelle qu'il s'agit, et non point de votre agrégation d'ombres changeantes et de chimères fugitives. Nous abandonnons aux poètes de chants pieux la liberté d'appeler le ciel ou le firmament, le Trône de Dieu, et notre terre de boue Son marche-pied. Notre DÉITÉ n'a pour résidence ni un paradis, ni un édifice, une montagne ou un arbre spécial, mais se trouve partout : dans chaque atome du Cosmos visible ou invisible, autour et au-dessus et au-dedans de chaque atome indivisible et de chaque molécule divisible ; car c'est le pouvoir mystérieux de l'évolution et de la réinvolution, la puissance créatrice omniprésente, omnipotente et même omnisciente [1].

Question. — Arrêtez ! L'omniscience est la prérogative de ce qui pense, et vous refusez à votre Absolu le pouvoir de la pensée.

[1] *It*, c. à. d. *ce*, étant employé ici avec une force particulière, lorsque l'auteur parle de l'*Absolu*, j'ai cru bien faire d'éviter le pronom *il*, dans quelques phrases au moins, afin de conserver, autant que possible, l'idée de complète impersonnalité qui caractérise tout ce que ces pages contiennent au sujet du Principe Inconnaissable.

(M. D. T.)



Réponse. — Nous le refusons à l'ABSOLU, parce que la pensée est une chose limitée et conditionnée. Mais vous oubliez évidemment que, d'après la philosophie, l'inconscience absolue est aussi la conscience absolue, sans cela, ce ne serait pas *absolu.*

Question. — Alors votre Absolu pense ?

Réponse. — Non, CELA ne pense pas ; tout simplement parce que c'est la *Pensée Absolue* elle-même. Et cela n'existe pas, pour la même raison, car c'est l'existence absolue, l'*Etre* (Be-ness), et non pas un Etre, lisez le magnifique poème Kabbalistique de Salomon Ben Jehudah Gabirol, dans la Kether-Malchut, et vous comprendrez : Tu es UN, la racine des nombres, mais non point comme un élément de numération ; car l'unité n'admet ni multiplication, ni forme, ni changement. Tu es UN, et les plus sages d'entre les hommes se perdent dans le secret de ton unité, car ils ne la connaissent pas. Tu es UN, et ton unité ne diminue jamais, n'augmente jamais, et ne peut changer. Tu es UN, et aucune de mes pensées ne peut te fixer une limite, ni te définir. Tu ES, mais non point comme un être qui existe, car la compréhension et la vision des mortels ne peuvent atteindre à ton existence, ni déterminer, en ce qui te concerne, le où, le comment, le pourquoi, etc. etc. » En résumé, notre Déité est l'éternel constructeur de l'univers, *produisant* sans cesse, mais ne *créant* pas ; *car* cet *univers, qui se développe* en sortant de sa propre essence, n'est pas *fait.* Son symbole est la sphère sans circonférence, qui n'a qu'un seul attribut toujours actif, embrassant tous les autres attributs possibles ou

imaginables ; — et cet attribut est : SOI-MÊME. C'est la loi unique donnant l'impulsion aux lois immuables et éternelles, manifestées dans le sein de cette LOI, qui ne se manifeste jamais, *parce qu'elle* est absolue, et qui dans ses périodes de manifestations est l'*Eternel Devenir*.

Question. — Il m'est arrivé d'entendre dire, à l'un des membres de votre Société, que la Déité Universelle, étant partout, se trouve aussi bien dans une coupe de déshonneur que dans une coupe d'honneur, et, par conséquent, était présente dans chaque atome de la cendre de mon cigare ! N'est-ce pas un blasphème grossier ?

Réponse. — Telle n'est pas mon opinion, car la simple logique ne peut pas être considérée ccmme un blasphème. Si le Principe omniprésent était exclu d'un seul point mathématique de l'univers, ou d'une seule parcelle de matière, occupant un espace concevable, pourrait-il encore être infini ?

Est-il nécessaire de prier ?

Question. — Croyez-vous à la prière, et priez-vous ?

Réponse. — Non. Nous *agissons*, au lieu de *parler*.

Question. — Vous n'offrez pas même de prières au Principe Absolu ?

Réponse. — Pourquoi le ferions-nous ? Nous sommes des gens très occupés et nous n'avons pas de temps à perdre en prières verbales, adressées à une pure abstraction. L'Inconnaissable ne peut avoir, d'autres rela-

tions que celles de ses différentes parties entre elles ; mais il n'existe point pour ce qui concerne les rapports limités. L'univers visible dépend, pour son existence et ses phénomènes, de l'action mutuelle de ses formes et de ses lois, mais non d'une ou de plusieurs prières.

Question. — Alors vous ne croyez pas du tout à l'efficacité de la prière ?

Réponse. — Pas à la prière composée d'une certaine quantité de paroles et répétée extérieurement, si, par prière, vous entendez la pétition extérieure adressée à un Dieu inconnu, telle qu'elle fut consacrée par les juifs et popularisée par les Pharisiens.

Question. — Y a-t-il un autre genre de prière ?

Réponse. — Certainement : il y a ce que nous appelons la PRIÈRE DE LA VOLONTÉ (Willprayer), et c'est plutot un ordre prononcé mentalement qu'une demande.

Question. — Et qui, *priez*-vous donc ainsi ?

Réponse. — « Notre Père qui est dans les cieux », dans son acception ésotérique.

Question. — Cette acception est-elle différente de celle qui lui est donnée par la théologie ?

Réponse. — Entièrement différente. Un occultiste ou un Théosophe adresse sa prière à *son Père qui est dans le secret* (lisez et tâchez de comprendre Matthieu chap. VI. 6), et non point à un Dieu-extra cosmique et, par conséquent, fini : ce « Père » se trouve dans l'homme même.

Question. — Alors vous faite de l'homme un Dieu ?

Réponse. — Dites, je vous en prie, « Dieu », et non

10

pas *un* Dieu. Pour nous, l'homme intérieur est le seul Dieu que nous puissions connaître. Et comment peut-il en être autrement? Admettez notre théorie que Dieu est un principe infini, universellement répandu,et comment l'homme seul peut-il ne pas être baigné, extérieurement et intérieurement, dans la Déité? Nous appelons « notre Père qui est aux cieux, » cette essence divine que nous connaissons en nous-mêmes, dans notre cœur et dans notre conscience spirituelle, mais qui n'a aucun rapport avec la conception anthropomorphe que notre cerveau physique ou notre imagination peut s'en faire : Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'esprit de Dieu (du Dieu absolu) habite en vous? [1] Mais que personne ne cherche à ren-

[1] Les ouvrages théosophiques contiennent souvent des renseignements contradictoires au sujet du principe Christos qui est dans l'homme ; il est appelé par les uns le 6e principe (Bouddhi) et par les autres le 7e (Atman). Si les Théosophes chrétiens tiennent à se servir de ces expressions, qu'ils suivent alors l'analogie symbolique de l'ancienne Religion de la Sagesse, afin d'en conserver l'exactitude philosophique. Nous disons que Christos est non seulement l'un des trois principes supérieurs, mais la réunion des trois en Trinité. Cette Trinité représente le St-Esprit, le Père et le Fils, puisqu'elle est l'expression de l'esprit abstrait, de l'esprit différencié et de l'esprit incarné. Krishna et Christ sont philosophiquement un seul et même principe sous son triple aspect de manifestation. Nous voyons dans la Bhagavagita que Krishna se nomme lui-même indifféremment Atman, l'Esprit abstrait, Kshetragna, l'Ego Supérieur ou Ego réincarnant, et le Soi Universel ; toutes ces appellations, transposées de l'Univers sur l'homme, correspondent à *Atma*, *Bouddhi* et *Manas*. La même doctrine abonde dans l'*Anuzita*.

dre anthropomorphe cette essence divine qui est en nous. Et si les théosophes veulent suivre la vérité divine, et non la vérité humaine, qu'aucun d'eux ne dise que ce « Dieu secret » écoute l'homme, ou se distingue, soit de la créature finie, soit de l'essence infinie,— car tous sont Un. Il ne faut pas non plus considérer la prière comme une demande, ainsi que nous venons d'en faire la remarque. C'est plutôt un mystère, un procédé occulte par le moyen duquel les pensées et les désirs conditionnés et finis, incapables d'être assimilés par l'esprit absolu qui n'est pas conditionné, sont transformés en vouloirs spirituels et deviennent la volonté [1] ; ce procédé est appelé « transmutation spirituelle. » L'intensité de nos ardentes aspirations change la prière en « pierre philosophale, » c'est-à-dire ce qui transforme le plomb en or pur. Cette « unique essence homogène,» notre « prière de volonté » devient la force active ou créatrice qui produit des effets en accord avec nos désirs.

Question. — Est-ce que vraiment, selon vous, la prière est un procédé occulte suivi de résultats matériels ?

Réponse. — Certainement. Le *pouvoir de la volonté* devient une puissance vivante. Mais malheur aux occultistes et aux théosophes qui, au lieu d'écraser les désirs de leur *ego* inférieur et personnel, ou de l'homme physique, et de dire en s'adressant à leur *Ego supérieur* et spirituel inondé de la lumière d'Atma-Boud-

[1] Anglais : « Spiritual wills and the will. » (N. D. F.)

dhi : Que ta volonté soit faite, et non la mienne... », dépensent les ondes du pouvoir de la volonté dans un but égoïste ou sacrilège ! Car c'est de la magie noire, c'est une abomination, c'est de la sorcellerie spirituelle. Et c'est malheureusement l'occupation favorite de nos hommes d'états et de nos généraux chrétiens, surtout, lorsque ces derniers envoient à la rencontre l'une de l'autre deux armées destinées à s'entre-tuer. On se permet des deux côtés un peu de sorcellerie, avant de commencer l'action, et chacun offre ses supplications au même Dieu des Armées, dans l'espoir d'être aidé à égorger l'ennemi.

Question. — David pria le Dieu des Armées de l'aider à vaincre les Philistins et à détruire les Syriens et les Moabites, et « le Seigneur protégea David partout où il se rendit. » Nous ne faisons que suivre en cela les exemples que nous trouvons dans la Bible.

Réponse. — C'est parfaitement clair. Mais puisque, autant que nous pouvons en juger, vous tenez extrêmement à vous appeler chrétiens, et non pas Juifs ou Israélites, pourquoi ne suivez-vous par les préceptes de Christ ? Il vous commande distinctement de ne pas imiter « les anciens,» ou la loi Mosaïque, mais de faire ce qu'il vous dit, avertissant ceux qui veulent tuer par l'épée, qu'ils périront par l'épée, à leur tour. Christ vous a donné une prière dont vous avez fait une prière des lèvres et un sujet d'orgueil, mais le *véritable* Occultiste seul peut la comprendre. Vous dites, dans le sens de la lettre morte :« Remets-nous nos dettes comme nous aussi nous les remettons à nos débiteurs, » ce que

vous ne faites jamais. Il vous a aussi recommandé d'*aimer vos ennemis et de faire du bien à ceux qui vous haïssent*. Assurément ce n'est pas le « doux prophète de Nazareth » qui vous a enseigné à prier votre « Père » de détruire vos ennemis et de vous donner la victoire ! Voilà pourquoi nous repoussons ce que vous appelez des « prières. »

Question. — Mais comment expliquez-vous ce fait universel que tous les peuples et toutes les nations ont prié et adoré un ou plusieurs Dieux ? Il y en a même qui se sont prosternés devant les *démons* et les esprits malfaisants, dans le but de se les rendre propices ; mais ce n'est qu'une preuve de plus en faveur de la croyance universelle à l'efficacité de la prière.

Réponse. — Cela s'explique par cet autre fait que la prière a plusieurs significations, en outre de celle qui lui est attribuée par les chrétiens. La prière ne représente pas seulement une demande ou une *pétition*, mais, dans les temps anciens, c'était surtout une invocation et une incantation ; le *mantra*, prière des Hindous, chantée d'après un rythme particulier, a précisément cette signification, puisque les Brahmines se considèrent comme supérieurs aux *devas* (« Dieux ») ordinaires. Une prière peut être un appel ou une incantation destinée à obtenir une malédiction, (comme lorsque deux armées prient simultanément pour pouvoir se détruire l'une l'autre), aussi bien qu'une bénédiction. Or, comme la grande majorité du genre humain est foncièrement égoïste et ne prie que pour soi-même, demandant que le pain quotidien lui soit *donné*, afin de

ne pas avoir besoin de travailler pour le gagner ; comme ceux qui prient ainsi supplient Dieu de ne pas les induire « en tentation », mais de les délivrer du mal (cette clause s'appliquant aux pétitionnaires seulement), il en résulte que la prière, telle qu'elle est comprise actuellement, est doublement pernicieuse : 1° Cela tue chez l'homme toute confiance en soi-même ; et 2° Cela développe en lui un égoïsme plus féroce encore que celui qu'il possède déjà naturellement. Je le répète, nous croyons à la « communion » et à l'action simultanée avec notre « Père qui est en secret » ; nous croyons aussi à ces rares moments de bonheur extatique, pendant lesquels notre âme supérieure, attirée vers son centre et son origine, se fond dans l'essence universelle ; — cet état est appelé *Samadhi*,pendant la vie,et *Nirvana*, après la mort. Nous refusons de prier des êtres *créés* et finis, tels que les dieux, les saints, les anges, etc., parce que, à nos yeux, c'est de l'idolâtrie. Nous ne pouvons pas prier l'Absolu, pour les raisons que nous avons déjà expliquées plus haut ; par conséquent, nous tâchons de remplacer une prière inutile et stérile par des actions méritoires, ayant pour fruits de bonnes conséquences.

Question. — Les chrétiens appelleraient cela de l'orgueil et y verraient un blasphème; auraient-ils tort ?

Réponse. — Parfaitement tort. Ce sont eux, au contraire, qui font preuve d'un orgueil satanique, en croyant que l'Absolu ou l'Infini s'abaisse jusqu'à écouter chaque prière folle ou égoïste,— en admettant toujours qu'il puisse exister des relations entre le non-condi-

tionné et le conditionné. Et ce sont eux aussi qui se rendent coupables de blasphème, en enseignant qu'un Dieu Omniscient et Omnipotent doit être informé par des prières de ce qu'il a à faire ! Ceci se trouve ésotériquement contenu dans les paroles de Bouddha et de Jésus. L'un dit : « n'attendez rien des Dieu impuissants — ne priez pas ! *mais agissez plutôt*, car l'obscurité ne s'illuminera pas. Ne demandez rien au silence, car il ne peut ni parler ni entendre. » Et l'autre — Jésus — dit à son tour : « Tout ce que vous demanderez, en mon nom (au nom de Christos), je le ferai. » Il est clair que, prise dans son sens *littéral*, cette citation détruit notre argument ; mais acceptée ésotériquement, avec l'entière connaissance de la signification du mot « Christos,» qui représente à nos yeux *Atma-Bouddhi-Manas*, le Soi, — voici ce que cela veut dire : le seul Dieu que nous reconnaissons et que nous prions, ou plutôt à l'unisson duquel nous agissons, est cet Esprit de Dieu dont notre corps est le temple et qui y demeure.

H. P. Blavatsky.

(Traduit de l'Anglais par Mme H. de Neufville).

(A suivre).

MAGIE BLANCHE ET MAGIE NOIRE

(*Suite.*)

Que celui dont le cœur est rongé par les mille démons de l'envie, de la luxure, de l'amour du gain, des honneurs, que celui-là dont la vie est un enfer permanent ou nul repos, nulle trève, n'est accordé à son âme inquiète et troublée ; qui ne voit qu'elle sur la terre et ne vit que pour elle, fasse l'expérience ; qu'il tente d'oublier sa propre personnalité, qu'il vive un peu dans les autres, qu'il essaie de confondre ses besoins, sa conscience avec les aspirations, la conscience d'une grande partie de ses concitoyens, ou mieux qu'il rayonne, se diffuse dans l'humanité entière, et à mesure qu'il s'habituera à sentir, à penser avec tous, à vivre avec tous, il verra les souffrances intolérables produites par l'illusion du self diminuer de jour en jour.

En fort peu de temps le bonheur et la paix lui viendront, et les ténèbres qui obscurcissaient son existence se changeront en une lumière douce et vivifiante, et le vide de sa vie sera rempli.

Une personne qui vit sur le plan émotionnel, dans un

état complet d'isolement, qui ne ressent rien de ce qui agite et bouleverse les masses, qui ne s'occupe que de sa personnalité, et de ce qui peut toucher cette dernière, devient chaque jour de plus en plus insignifiante au point de vue spirituel.

Plus cet égoïste ne vit que pour lui et plus il voit le principe éternel s'affaiblir en lui ; plus il fait de lui un centre où tout doit converger et plus il se diminue ; plus il a le désir d'être immortel et plus il devient périssable ; plus il veut vivre et plus il meurt.

Graduellement, à mesure que ce personnel se retire sur lui-même, qu'il s'enfonce dans les plans les plus inférieurs de la pensée, il devient de plus en plus lourd, si l'on peut parler ainsi, car son âme devient de plus en plus dense ; elle se matérialise chaque jour davantage ; et si un frein n'est pas mis à temps à cette force d'attraction qui entraîne les humains au gouffre, le malheureux ira jusqu'au bout ; il s'enfoncera de plus en plus ; et lorsqu'à sa mort sa forme disparaîtra dans le tourbillon commun, il se perdra dans la masse des éléments les plus grossiers de l'univers. Il ne pourra plus reparaître comme homme, car il a perdu le fruit de plusieurs millions d'années de travaux d'évolution, il a laissé détruire par ses instincts égoïstes son « *Caractère* » d'humain.

Sa personnalité a dévoré son individualité. A la mort de tels amants d'eux-mêmes, lorsque le corps physique s'est putréfié dans la terre, et que chaque molécule de grosse matière, libérée par la décomposition, retourne au foyer commun ; lors que, de même, le corps *magné-*

que n'est plus rien comme corps, — alors les éléments qui le composaient s'étant aussi dispersés pour aller rejoindre la masse fluidique d'où ils furent tirés, — alors les quelques parties d'éléments supérieurs forment bien un corps par leur cohésion, mais ce dernier vestige d'un faisceau d'énergie ira, ici et là, errant à l'aventure, guidé seulement par les quelques forces émotionnelles qui furent rectrices pendant la vie.

Sans aucune intelligence, ce reste d'âme ne peut faire aucun choix ; il tombe dans le milieu où ses instincts l'attirent, jusqu'à ce que ses dernières énergies étant épuisées, il ne reste plus rien de lui comme forme[1].

Sur le plan astral comme sur le plan physique, l'isolement produit la mort par inanition. Une émotion a besoin, pour subsister, de se nourrir d'émotions correspondantes, ou bien elle se rejettera sur son possesseur qu'elle usera, brûlera, dévorera.

Une personne qui aime passionnément une autre personne, ou avec la même ardeur un objet quelconque, et qui ne peut voir son amour ou son désir satisfait, doit repasser l'énergie, créée sous la force du sentiment intense qui l'agite, sur une autre personne ou sur un autre objet, si elle ne veut point, en essayant de la supprimer brusquement, périr victime de la force qu'elle a générée.

La force amour transférée sur un plan plus haut donne toujours la joie, en satisfaisant de mieux en mieux le cœur. Plus l'idéal qu'on recherche est élevé, et plus le bonheur est complet.

[1] Adolphe d'Assier (l'Humanité posthume).

Mais lorsque, trompés dans nos affections, déçus dans nos espérances, nous reportons, pour les satisfaire, nos forces affectives sur des êtres ou sur des objets inférieurs, nous ne retirons que dégoûts et douleurs de l'esclavage volontaire où nous nous sommes mis.

La puissance émotionnelle qu'on appelle colère doit, comme un corps trop chargé d'électricité, faire dégager sur un objet quelconque les forces emmagasinées, ou leur concentration peut devenir des plus dangereuses pour leur procréateur.

Le calme suit toujours la tempête.

Le *magicien noir* qui tente de tuer ou d'injurier une personne par l'intensité de sa haine qu'il projette contre elle, peut devenir victime de la force qu'il a créée, car, si cette force n'est point suffisante pour remplir le but dans lequel elle fut projetée, elle revient sur lui-même et le frappe de tout son pouvoir maléfique.

Une accumulation d'énergies ne peut être annihilée ; elle doit faire sentir sa puissance sur un point ou sur un autre. Toute énergie générée doit être épuisée, soit en se transformant et en opérant sous un autre mode de mouvement, soit en se transferrant d'une forme sur une autre forme.

Ces énergies, êtres du plan astral, comme les êtres du plan physique, luttent pour l'existence, car elles ne peuvent vivre que si elles deviennent actives.

Il est tout à fait inutile de tenter de résister à une passion sur laquelle nous n'avons aucun contrôle ; c'est-à-dire tant que nous n'aurons pas su empêcher sa manifestation intérieure.

Lorsque l'essence primordiale procède pour se manifester dans la forme, elle descend d'une condition universelle dans une condition générale, puis spéciale, et finalement elle rentre dans l'état individuel.

Lorsqu'elle remonte vers sa source, les choses sont renversées, et les unités individuelles doivent, à leur tour, s'épandre pour arriver à fusionner, pour pouvoir de nouveau se mêler à tout et ne faire qu'un avec lui.

La vie sur les plans les plus infimes se manifeste toujours dans une condition indifférenciée. L'air n'a pas une forme définie et arrêtée ; une goutte d'eau, dans le grand corps de l'Océan, se perd dans la masse liquide, où son existence est commune avec toutes les autres gouttes ses sœurs.

Un petit morceau d'argile est essentiellement le même que la butte dont on vient de le séparer. Mais élevons-nous jusqu'au règne végétal et animal, et nous verrons l'universel principe de vie se manifester sous une forme individuelle.

Et, bien qu'il y ait peu de différence entre les individualité de plantes, d'arbres, d'animaux, d'hommes d'une même espèce, cette différence s'évanouit, lorsque la forme disparaît. L'attribut particulier pour nos sens, qui nous permet de distinguer une individualité d'une autre individualité presque semblable ne saurait exister sans la forme, mais ce qui distingue essentiellement une individualité d'une autre, son esprit, sa moralité son génie, son cœur, ce qui fait l'être vrai, en un mot, existe encore après que la forme a cessé de vivre.

Les distinctions de la forme périssent ; les distinctions

du caractère restent ; et plus on descend l'échelle, plus on se rapproche de l'animalité, plus l'apparence extérieure est importante ; aussi la forme se mettra-t-elle généralement, dans les cas de dégradation humaine, plus vivement et plus exactement en rapport avec les instincts brutaux et les besoins bestiaux de leur possesseur que dans le cas de la marche ascendante.

Car plus on s'élève, soit intellectuellement, soit moralement ou spirituellement, ou soit sur ces trois plans à la fois, et moins ces attributs de l'esprit réagissent sur les formes.

Plus l'homme s'idéalise, et plus la forme devient secondaire.

Aussi l'extérieur de Socrate n'avait pas suivi son esprit dans ses transformations, et si nous voulons un exemple, sur un plan plus inférieur,nous verrons que la petite taille de Napoléon ne correspondait pas plus aux visées de son ambition, qu'à la grandeur de son intelligence.

Ceci n'est point une simple manière de parler, c'est un fait, et des êtres, des hommes, ont atteint cet état, car ce n'est point un ciel matériel où ils entrent, mais un état qu'ils atteignent et où une forme physique n'est de nul usage.

Oui, des hommes comme Elie ont laissé « leur manteau » sur la terre et ont opéré cette sublime ascension, au moyen de l'embrasement de leur esprit.

Les formes ne sont pas autre chose qu'une des mille manières de s'exprimer de la vie, et plus la vie s'exprime fortement et hautement, et plus hautes et plus parfaites seront les formes.

Le gland n'est-il pas,à côté du chêne qu'il doit reproduire, tout à fait insignifiant comme forme et comme grandeur? Pourtant il a, en lui, contenu dans sa petitesse, tout le caractère du chêne qui se développe par l'action magique de la vie.

Le germe de son « individu » est incarné dans le gland. C'est un centre, un point d'attraction sur lequel l'universel principe de vie va travailler.

Les lignes de son caractère sont arrêtées, tirées en une minuscule réduction dans le petit gland, et si ce dernier peut croître et arriver à son entier développement, c'est un chêne et ce ne peut être que cela qui sortira de ses flancs étroits.

Mais suivons-le quelques instants, ce gland qu'entre des milliers d'autres plantes nous avons pris pour exemple; du faîte de l'arbre superbe qui le portait, le voilà tombé sur le sol, enfoncé dans la terre ; temps de la sombre période, état inférieur de développement, et c'est alors que commence en lui un travail de vie qui ira toujours en étendant sa sphère d'activité; c'est alors que des régions inférieures où il a commencé à végéter, il gagnera les régions supérieures, par cette raison, pour me servir d'une expression scientifique, qu'il a en lui les « potentialités » de la *vie*.

Mais, quelque forte que soit inhérente en lui cette *potentialité* pour la croissance, il ne peut germer que si, par le canal du soleil, les influences vivifiantes de la grande source de vie, viennent l'abreuver.

Mais si le germe est vide, si aucun principe de vie n'est contenu en lui, le soleil le pénétrera bien inutilement

de ses rayons, aucun jet ne sortira de ce corps d'où le principe de vie est absent.

Quand nous disons que le soleil est le grand collecteur de la source de vie, et que sans l'influence de son action aucune plante ne pourrait croître, nous comprenons bien qu'il ne va pas directement porter l'activité dévorante de ses brûlants rayons sur la graine confiée à la terre, et que c'est sous l'effet de la chaleur de cette dernière emmagasinée et qu'elle lui communique douce et moite, qu'un mode spécial de vie se manifeste dans la semence.

Pas plus que tout ce qui existe, il ne faut appeler cette vie qui commence, une création, car elle n'est simplement qu'une nouvelle manifestation du pouvoir de l'*Absolu*, dans une forme.

Aux premières incitations de ce pouvoir, une radicelle sort de ce corps qui semblait inerte ; elle s'enfonce dans la terre, tandis que, d'un autre côté, la plante lutte pour voir le jour, pour envoyer le gemmule chercher l'air et le soleil.

Les racines n'ont aucun désir de voir la lumière ; leurs besoins sont grossiers, elles ne pensent qu'au nutriment qu'elles vont chercher avec avidité, aussi loin qu'elles peuvent dans le milieu sombre et humide où elles demeurent et où elles se plaisent.

Certaines plantes pénètrent même si profondément dans la terre que la racine absorbe toute l'activité des parties supérieures ; mais si nous avons affaire à une espèce dont le caractère soit surtout de se nourrir de lumière, ses plus nobles portions s'étendent dans la ré-

gion lumineuse et aérienne, et pourront, en fin de compte, porter des fleurs et donner des fruits.

L'âme de l'homme ensevelie dans la matière, attirée par elle, a comme une perception instinctive des nobles influences de vie supérieure qui lui viennent du soleil spirituel.

Si toute l'attention de l'homme est portée sur son corps ; s'il ne peut qu'en contenter les exigences qui augmentent toujours en proportion directe de la satisfaction qu'on leur accorde ; si tous ses désirs, ses aspirations, ses goûts, se bornent à travailler pour sa forme matérielle qui est tout pour lui, il restera une chose de la terre, incapable d'avoir jamais la pleine connaissance de la lumière qu'il ne fait que pressentir.

Mais s'il arrive à avoir soif de cette lumière, si un besoin impérieux de la posséder se fait sentir en lui, s'il lutte pour l'obtenir, s'il déblaye la route et qu'il fasse le chemin libre pour que ses divines influences puissent pénétrer jusqu'à son âme, alors il entrera de plus en plus dans sa sphère, et deviendra parfaitement conscient de son existence.

Un temps viendra même où la matière perdra toutes ses attractions, et, comme la fleur dont le parfum peut se conserver bien après que la plante qui le produisait et que la corolle qui le portait sont détruites à tout jamais, le caractère de cet homme survivra conscient.

Ayant suivi les attractions de la loi Indestructible, il devient UN avec cette loi et immortel comme elle.

Ce n'est qu'à la fontaine éternelle de vie que se trouve le véritable *Elixir de vie*.

Ce divin courant de lumière, « source » dans l'homme du septième principe, se manifeste lui-même comme pouvoir spirituel dans le sixième, auquel il communique ses lueurs les plus belles et les plus brillantes ; de là, il descend jusqu'au cinquième qu'il illumine, ce qui permet à l'intelligence de naître, car dans ce cinquième principe, cette lumière divine et universelle se manifeste dans l'homme, sous la forme du pouvoir intellectuel.

Au cinquième, ce feu purificateur s'irradie jusqu'au quatrième, où il devient raison, aidant ainsi à contrôler les éléments turbulents de ce dernier.

De ce quatrième principe, ses chaudes effluves appellent le mouvement, la vie, créent les désirs, font naître les instincts dans la plus basse triade de notre être, rendant ainsi les formes capables d'attirer à elles, des magasins généraux de la nature, les éléments dont elles ont besoin pour grandir, se développer, se transformer, évoluer.

Toujours présent et toujours agissant, son appel incessant pour amener les hommes à la vie peut être entendu de tous.

C'est la grande Voix de la Vérité retentissant partout, et dont l'écho se répercute dans la sauvage solitude de tous les cœurs de bonne volonté.

Nous savons que nous l'avons entendue et comprise, cette voix, qui nous annonce la bonne nouvelle, quand le pouvoir de l'intuition commence à se développer en nous ; nous avons alors reçu le baptême de l'espérance, nous voyons poindre l'esprit, nous avons conscience de sa prochaine arrivée, nous sentons déjà les

ardeurs lointaines du *Feu* au milieu duquel nous allons recevoir le grand baptême de la connaissance qui nous marquera du sceau indélébile de la vie éternelle.

V

HARMONIE

« Ne laissez pas entrer ici celui qui
« n'est pas versé dans les mathémati-
« ques et dans la musique ».

PYTHAGORAS.

Entendre « la musique des sphères » est une expression poétique qui annonce, cependant, une grande vérité, parce que l'univers est rempli d'harmonie, et qu'une âme qui est en parfaite harmonie avec l'âme de l'univers peut entendre et comprendre les sons divins que rendent ses mouvements harmonieux.

L'homme, comme le monde, est un véritable instrument de musique, qui ne fera entendre aucune note discordante, si les cordes qui le composent sont en bon état à la place qu'elles doivent occuper.

La différence entre matière et esprit n'est qu'une différence de vibrations. — Sur le plan physique, la matière ne rend que des vibrations d'une certaine lenteur; sur le plan spirituel, où les vibrations de la vie sont de la plus grande vivacité, la matière a perdu l'aspect lourd et grossier que nous lui connaissons, et dans cet état de haute activité, on ne peut plus l'appeler Matière, mais Esprit.

Entre ces deux pôles opposés se trouvent les principes intermédiaires constituant le grand Octave appelé homme.

La nature est le produit d'une cause, et chaque chose dans la nature est sous la règle de la loi de causes et d'effets.

Aucun maître tout-puissant ne peut exister dans l'univers, parce qu'aucun pouvoir arbitraire ne peut se manifester à côté de lois fixes et éternelles.

Si un Dieu personnel, créateur et directeur de l'univers, existait, il ne pourrait certainement pas être omnipotent, parce que ses décisions ne se produiraient que sous l'action de son esprit, et que cette action ne saurait avoir lieu que sous l'effet d'une cause préexistante, et qu'il serait ainsi, non le maître, mais le sujet de la Loi.

Un être qui ne serait pas sujet à la loi est un monstre inimaginable, qui n'a jamais existé, n'existe pas, et n'existera jamais, parce que en dehors de la Loi qui est « rien », qui n'est pas un quelque chose de self existant et d'absolu, tout ce qui est, tout ce qui existe, est et existe de par la loi de causes et d'effets.

L'homme est un être, et il existe dans le monde, où il est venu de par l'effet de cette universelle Loi.

La forme et les qualités de son corps dépendent des conditions physiques au milieu desquelles il est né; l'état de son âme dépend des influences astrales qui se concentrent plus ou moins fortement en lui, suivant le genre et la puissance de ses attractions particulières.

Son caractère dépend des causes créées pendant

ses existences précédentes, et toutes ces causes constituent son Karma, dont il est ainsi le propre créateur.

L'homme est lui-même le produit de la loi de cause et d'effet, et dans tous les règnes de la nature, il en est ainsi : tous les effets produits sont toujours en proportion des causes d'où ils découlent.

Si nous connaissions bien les causes, nous pourrions facilement en calculer les effets.

Chaque pensée, chaque parole, chaque acte crée une cause qui agit directement sur le plan auquel elle appartient; mais en dehors de cela, ces pensées, ces paroles, ces actes, en créant de nouvelles causes, réagissent sur d'autres plans, et y produisent des effets.

L'action c'est l'expression de la pensée, c'est sa manière de parler à elle, c'est sa parole, c'est sa façon de s'objectiver.

Chaque forme, dans la nature, a une triple constitution, chaque symbole une triple signification, chaque acte parfait est une trinité.

Pour accomplir un acte trois facteurs sont nécessaires : l'agissant, l'objet sur lequel on agit, et le mouvement qu'on se donne pour opérer l'action.

Mais, pour constituer un acte complet, trois facteurs encore sont requis : le motif qui fait agir, la volonté d'agir, et l'effort matériel qui effectue l'acte.

Un motif, une pensée quelconque qui ne trouve pas à s'exprimer en action, n'aura aucun résultat sur le plan physique, mais ce mouvement moléculaire mental, mettant en jeu des forces particulières, pourra causer les plus grandes émotions dans la sphère de l'esprit, et

c'est par ce chemin détourné, que cette pensée reviendra réagir sur le plan physique.

Les meilleures intentions qui ne sont pas mises à exécution ne produisent sur l'heure aucun effet visible, mais elles n'en affectent pas moins l'esprit ; elles créent certains états mentaux qui, dans la suite, deviendront les incitateurs de bonnes et utiles actions.

Tout acte provoqué par un motif quelconque, qu'il soit prémédité, ou non, ou qu'il se produise instantanément, en même temps que la pensée qui le cause, aura toujours un effet moral. Mais l'acte machinal accompli sans aucun motif ne comporte aucune responsabilité morale pour celui qui l'accomplit, car on ne peut agir ainsi sans raison que par l'effet d'insanité d'esprit, mais néanmoins cette action d'un fou aura toujours un effet sur le plan physique, et c'est alors indirectement qu'elle peut agir sur l'esprit.

Des causes créées sur le plan physique, astral, spirituel, naissent d'innombrables combinaisons d'effets qui persistent à se manifester sur le plan où ils prennent jour, tant que les vibrations qui les constituent ne se sont pas changées en d'autres, car chaque force qui est mise en jeu, sur l'un ou l'autre de ces plans, continue à faire sentir son action jusqu'à l'extinction complète de son énergie, par ses transformations successives en d'autres modes d'action.

— L'homme n'est pas un être indépendant de la nature ; il en est, au contraire, partie intégrante ; le froid et le chaud, le rayonnement du soleil ou le temps brumeux, ou la tempête, affectent son corps sur le plan

physique ; les forces élémentales de cette nature agissent sur son âme, et l'esprit universel irradie sa divine influence jusqu'au plus profond de son être central.

A son tour, l'homme réagit sur le tout. Agissant tour à tour comme créateur ou comme destructeur des formes, par ses labeurs physiques il change la face de la terre. Ses sentiments intérieurs, ses émotions, ses pensées, produisent des courants dans l'âme du monde, courants « psychiques » qui créent de nouvelles causes dans le domaine de l'invisible, mais qui viendront se réagir sur le plan physique, par les effets qui se manifesteront sur ce plan.

Son imagination est une puissance, elle peut créer les germes de la pensée qui, dans un temps donné, pourront à leur tour trouver leur expression dans une forme physique.

Les passions génèrent les maladies épidémiques, (Paracelse : *de origina morborum invisibilium*) et l'accumulation de ces furieuses énergies collectives produit les convulsions de la nature, et ce n'est que lorsque l'humanité, l'homme universel, aura rétabli l'harmonie en lui que la nature retrouvera la sienne.

Les désordres de la nature sont le produit de l'homme mparfait. Ayant goûté de l'arbre de la connaissance, il a appris à opposer sa volonté individuelle à l'ordre existant, et il continuera à souffrir de son *péché*, jusqu'à ce qu'il reconnaisse la supériorité du TOUT sur la partie.

La paix, le bonheur parfait ne peuvent exister et n'existeront que lorsqu'unissant enfin sa volonté à celle

du TOUT, le conflit terrible des intérêts séparés cessera d'exister, de par ce fait, entre les individus qui ne feront plus alors qu'un *tout* uni et harmonieux.

A l'origine la nature était UNE ; l'unité, l'union de toutes les parties fondues en un Tout, seule existait.

Une division se forma en elle, de par l'effet d'une séparation d'intérêts dans ses parties constituantes, et une volonté individuelle se manifesta alors, en opposition à la volonté du TOUT.

Les pôles, si nous pouvons parler ainsi, de la sphère de la volonté universelle se renversèrent, et, comme un rayon lumineux se brise en traversant des milieux de densité différente, l'émission lumineuse, s'irradiant de la volonté centrale, sembla contournée, et forma à la périphérie une sphère d'illusion qui est le monde.

Mais la substance UNE existe toujours au centre, avec son incommensurable pouvoir d'attraction tendant toujours à ramener, à l'infini de son cœur brûlant, les parties éparses pour en refaire un tout.

— Ce ne sont, en fin de compte, que des vapeurs légères qui constituent pour nous le monde de la Maya, la sphère des illusions ; et le grand soleil spirituel qu'elles entourent de leur atmosphère plus ou moins nuageuse les pénètre constamment, et l'action unifiante, harmonique de cette loi de paix et d'amour, peut ainsi se faire sentir au sein de chaque forme en activité dans tous les règnes de la nature.

Platon écrivait sur la porte de son Académie : « Ne laissez entrer ici que ceux qui sont versés dans les mathématiques », et Pythagore demandait qu'on ajoutât :

« et ceux qui connaissent la musique », ce qui voulait dire que ceux qui désiraient pousser leurs investigations dans certains côtés mystérieux de la nature devaient être capables de tirer des conclusions logiques de ces observations, et d'accorder leur âme avec les harmonies de l'univers.

Dans son innombrable multiplicité de formes, la nature est encore une Unité, car chacune des parties diverses qui la composent sont dans un certain état de relation bien définie avec le Tout ; rien n'est laissé au hasard ; chaque chose, si petite, si minime qu'elle soit, a son nombre, son poids, sa mesure, et rien n'échappe, dans cette nature, à la grande loi mathématique qui crée, ordonne, coordonne, dirige, atomes et soleils, plantes, poussières, planètes et hommes.

Soleils et étoiles ont leur révolution périodique ; les molécules du corps se combinent constamment, selon certaines proportions connues des chimistes ; il y a des heures régulières pour l'apparition du jour et de la nuit. C'est à des intervalles de temps parfaitement fixes que nous arrivent l'hiver, l'été, l'automne et le printemps, et à priori on peut assurer que la même périodicité et la même régularité se retrouvent sur le plan physique, dans toutes les manifestations extérieures de la nature, et sur le plan psychique, dans tout ce qui est du domaine du cœur et de l'âme. De même que les eaux de l'Océan ont un mouvement de va et vient régulier et des poussées désordonnées sous l'action des tempêtes, et des élancées à heure fixe de masse aqueuse énorme, de même les eaux de l'âme ont leur flux et leur reflux,

leurs vagues agitées sous l'action de l'orage et leur temps de grandes marées.

Les changements physiologiques et anatomiques qui se produisent dans la forme animale ont encore lieu à des périodes déterminées, et même les événements de la vie qui se succèdent les uns aux autres dans une existence ne le font point au hasard ; ils sont sous la dépendance de certaines lois occultes. Les hommes croient agir en toute liberté lorsque leurs actes sont déterminés par leur volonté ; mais leur volonté est guidée par leur état mental, qui est, lui, l'effet d'une cause profonde et mystérieuse qui trouve elle-même son origine dans la Suprême Loi.

Les suivants de Pythagore enseignaient que chaque procédé de la nature était régularisé par certains nombres comme suit :

3	9	15	45
4	16	34	136
5	25	65	325
6	36	111	666
7	49	175	1225
8	64	260	2080
9	81	369	3321

Cette table représente une succession de nombres obtenus par la construction du tétagramme ou carré magïque ; on croyait qu'en faisant usage de ces nombres, chaque effet qui devait se produire pouvait être connu d'avance par le calcul si le nombre originel référant à la cause était connu.

De récentes découvertes prouvent que cette opinion était parfaitement correcte.

Si l'on considère que la vie n'est qu'une suite régulière de vibrations, et que les événements qui se déroulent ne sont que la conséquence de l'augmentation ou de la diminution bien réglée à l'avance du nombre de ces vibrations dans un temps donné, on comprendra comment par le calcul on peut arriver à connaître l avenir et à pouvoir prédire que tel ou tel événement arrivera, si l'on sait qu'à tel moment, le mouvement vibratoire déterminatif sera de tant.

D[r] HARTMAN.

Traduit de l'Anglais par M[me] CAMILLE LEMAITRE.

(M. S. T.)

(*A suivre*).

PENSÉES DÉTACHÉES

Oh ! si je n'avais que vingt ans, s'écrie presque mourante, Mme Louise Collet,à la lecture de « l'Esprit Nouveau » d'Edgard Quinet, c'est dans le Colysée de Rome que je ferais retentir le sublime épilogue de l'Esprit Nouveau, ode ailée aux strophes flamboyantes, où l'âme humaine palpite à travers l'incommensurabilité des mondes :

« La voilà enfin la Lumière tant désirée qui com-
« mence à poindre ! Il vaut la peine de vivre pour voir
« toutes les sciences anciennes et modernes apporter
« chacune son contingent, sa méthode, son esprit, à la
« science suprême, à la philosophie de la Vie Univer-
« selle.

« Un homme qui s'est consumé d'attendre dans une
« profonde nuit, se réjouit aux premiers rayons du
« jour. De même il est impossible que l'humanité ne
« se réjouisse pas en voyant la clarté qui se répand sur
« toutes choses. Grande faveur pour l'homme de naître
« dans l'une de ces époques de rénovation dans la pen-

« sée humaine. Il acquiert des instruments qui n'ap-
« partenaient pas à ses pères.

« Qu'il sache user de ces organes,il étendra son exis-
« tence aux derniers confins de l'univers. La nuit
« était profonde, le jour se fait; saluons la Lu-
« mière.

« Il n'est pas un point de l'espace qui ne vous ra-
« mène à vous-même, et, par vous, à l'ordre Univer-
« sel.

« Tout nous répond dans l'infini: où allez-vous ?
« Vous marchez en compagnie des Mondes. »

*
* *

Notre connaissance réfléchie dérive essentiellement de notre connaissance intuitive; c'est toujours sur des idées purement sensibles que notre esprit opère, lorsqu'il s'élève aux notions les plus abstraites.

(*Bonnet — Palingénésie.*)

*
* *

— Turgot dit: L'ordre,c'est la Justice dont l'homme trouve les lois gravées au fond de sa conscience ; la liberté, c'est le droit de faire tout ce qui n'est pas contraire aux droits d'autrui; le progrès, c'est le développement graduel de la puissance de l'homme sur la matière; c'est surtout le développement de sa moralité.

*
* *

— Presque tous les axiomes de physique correspondent à des maximes de morale. Cette espèce de marche parallèle qu'on aperçoit entre le monde et l'intelligence est l'indice d'un grand mystère, et tous les esprits en seraient frappés, si l'on parvenait à en tirer des découvertes positives.

Mais toutefois cette lueur incertaine porte bien loin les regards.

— La courbe décrite par une simple molécule d'air ou de vapeur est réglée d'une manière aussi certaine que les orbites planétaires ; il n'y a de différence entr'elles que celle qu'y met notre ignorance.

(*Laplace.*)

*
* *

Nous sommes les Maîtres de la terre, mais peut-être ne sommes-nous que les serviteurs d'êtres gigantesques qui nous sont inconnus.

La mouche que notre main écrase ne connaît point l'homme et n'a nulle conscience de sa supériorité sur elle.

Il peut y avoir de même des êtres puissants près de nous, autour de nous, que nous ne pouvons ni voir, ni imaginer.

Nous savons peu de chose, et pourtant j'ai la foi que

nous en savons assez pour espérer l'immortalité de la meilleure partie de nous-même.

(*Humphry Davy.*)

— L'éclaircissement d'une difficulté dépend souvent de la solution d'une autre, et celle-ci d'une précédente.

(*Bernardin de Saint-Pierre.*

THÉOSOPHIE ET SOCIALISME MODERNE

(*Suite.*)

La civilisation européenne primitive, avec son communisme de tribu, nous donne, en effet, une image réduite de ce que ces organismes pourront être et faire sur une plus grande échelle, lorsqu'ils seront développés dans l'avenir ?

Et pour bien juger des effets produits par le mouvement cyclique individualiste qui, depuis la disposition antérieure européenne s'est manifesté toujours de plus en plus intense jusqu'à ces dernières années, il n'est point hors de propos d'ouvrir ici une parenthèse pour

constater d'abord que la grande idée panthéistique des âges préhistoriques va toujours en s'affaiblissant,à mesure que les anciennes institutions communistes s'éteignent.

A la place du Panthéisme grandiose des anciens de l'âge d'or, embrassant l'infini et entretenant l'idée de solidarité dans le monde par la conception fusionniste du grand corps univervel divin, on voit s'étendre avec quelques variantes et dominer partout les sectes exotériques classiques, sous le nom de catholicisme, de mahométisme, de protestantisme, de bouddhisme moderne.

Après les jours lumineux de la grande connaissance, les systèmes les plus déprimants de l'esprit humain s'établissent, un vent de mort et d'esclavage souffle partout, et les ténèbres les plus épaisses couvrent la terre.

De temps en temps seulement, une lueur ! Un être dévoué naît, parle, éclaire, souffre et meurt pour essayer de sauver l'humanité, de la retirer du gouffre de l'erreur et de la superstition,où l'ont plongée les diverses dates religieuses qui la dominent.

Voilà pour le côté politique et religieux. Dans le domaine de la pensée pure, qu'ont été les études philosophiques ?

Aux hautes abstractions des penseurs et spéculateurs panthéistes, succède une école de pensée s'enserrant, d'un côté dans les liens étroits d'un matérialisme illogique,et se perdant, d'un autre, dans une spiritualité nuageuse, puérile, inexpliquée et inexplicable.

L'une et l'autre de ces écoles ne sont arrivées à rien, parce qu'elles ne voient qu'une face des choses et

qu'elles ne sont attentives qu'à définir la philosophie individualiste.

Du reste, l'esprit d'individualisme est en tout et partout, et à un degré si intense, que cela nous est une garantie qu'il a touché enfin, sur tous les plans physique, intellectuel, moral, spirituel, le point après lequel il ne peut faire autrement que de décroître.

Si nous le prenons sur son plan d'action le plus matériel, nous pouvons dire que, dans notre industrialisme moderne, dans le pouvoir qu'ont certaines classes, certains individus, de monopoliser toutes productions et toutes transactions, il a atteint son point de culminance.

Sur le plan intellectuel, il y touche de même ; nous en avons la preuve par la suprématie que possède la méthode Baconienne expérimentale ; sur le plan moral, dans l'utilitarisme en pleine fleur.

Pour le côté spirituel, si nous pouvons parler ainsi, il ne peut certainement aller plus loin que le Calvinisme.

Au reste, si nous nous reportons seulement à quelques années en arrière, nous verrons qu'arrivé à toute la hauteur de sa puissance, de 1850 à 1870, l'individualisme voit déjà des germes de destruction se manifester en lui.

Les principes d'une nouvelle société avaient été formulés par les réformistes, les « utopistes » des différentes écoles, et pendant ce temps le mécontentement allait toujours en augmentant parmi les classes laborieuses.

Maintenant nous sommes en plein sur la pente. On

peut entraver, retarder le mouvement, mais rien ne peut empêcher définitivement le courant évolutionnaire de suivre la voie qu'il a prise, lors de son changement de direction.

Il va, il va, courant d'un mouvement rapide qui s'accélère chaque jour par la vitesse acquise. Il va au but qui est celui du plus parfait communisme.

Ce ne sera plus cette fois le communisme de tribu, mais celui qui s'étendra à l'échelle de la Nation, et qui sera fondé sur une base plus complexe et plus solide.

Il ne peut en être autrement, puisque nous progressons.

Dans les formes les plus hautes de la vie sociale, les intérêts et les destinées de chaque membre, ou cellule sociale de l'organisme, seront plus étroitement unis avec le Tout que par le passé.

M. Belfort Bax, de la Ligue Socialiste, a récemment (Commonweal, du 4 au 24 février) désigné la solidarité communiste comme une des possibilités finales vers lesquelles nous nous avançons fatalement, chaque jour davantage.

Il clôt une série d'articles intitulés « Nouvelle Ethique » par un aphorisme que nous voulons rappeler ici.

Posant en fait qu'il est impossible que jamais l'individualisme puisse être une fin quelconque pour l'individu qui,comme tel,ne peut servir de base à la nouvelle éthique, M. Bax nous dit que « le but final de chaque société n'est point d'arriver à développer au plus haut point la conscience de l'être sentant et pensant, pris in-

dividuellement, mais de l'amener, cette conscience, sur un plan où elle puisse se fondre dans le corps social, sentir et penser par lui, juste comme le *sensorium* de chaque cellule d'un organisme quelconque, animal inférieur, supérieur et humain, vient se confondre, se synthétiser dans l'unité d'intelligence, produit du *sensorium commune* du corps auquel il appartient ».

Mais, si nous continuons à imager notre pensée en prenant comme exemple l'évolution de la vie dans l'animal et dans l'homme, nous verrons que toujours la *forme* a précédé la substance,

Pour l'évolution des sociétés, le même ordre s'observe.

Dans le corps physique, les rudiments d'organes apparaissent, ils se finisssent même bien avant que leur utilité se soit découverte, ou qu'ils ne soient entrés en fonction.

De même dans le corps social, des parties, sinon le tout, de la charpente d'un organisme harmonieux, apparaissent bien avant que le plan complet de l'édifice entier n'ait été conçu et réalisé par ceux même qui y travaillent.

Aussi cela ne fait aucun doute que le collectivisme économique, pouvant déjà s'appuyer d'un côté sur les formes politiques existantes, et de l'autre sur les aggrégations nationales, telles qu'elles sont aujourd'hui, est le stade le plus prochain de l'évolution sociale. Il est la forme préliminaire, provisoire, dans laquelle les sociétés vont se disposer d'elles-mêmes, pour, de là, travailler à évoluer sur un plan plus élevé.

Quelques socialistes enthousiastes vont même jusqu'à supposer que la génération actuelle pourra voir se réaliser le sublime Idéal du parfait communisme, mais ce sont des exceptions. La grande majorité croit, à quelque degré que cela soit, à la possibilité de réaliser, dans certaines contrées où l'individualisme a presque complété son cycle, telles que l'Amérique, l'Angleterre, la France, la Belgique, — croit à la réalisation, dans une décade ou deux, du socialisme économique qu'on appelle Collectivisme.

Le triomphe du socialisme communal, du socialisme d'État, d'une part, et du capitalisme coopératif, de l'autre, préparera la voie que la démocratie devra suivre, à la moindre chance qui s'offrira pour elle de poser ses revendications, et de se mettre en avant.

Le temps où l'on semble être le plus inactif, au point de vue de l'action proprement dite, n'est pas perdu, car l'idée socialiste fait son chemin; petit à petit, elle pénètre les masses, et c'est de jour en jour que croît le nombre des personnes qui s'engagent dans ses voies.

Les nouvelles recrues sont en général le levain des facultés administratives qui doit assurer le succès de la République collectiviste, lorsqu'elle sera établie.

Nul doute que les premières réformes accomplies par la révolution sociale ne soient du domaine le plus pratique, et ce n'est qu'ainsi que nous pouvons admettre que le mouvement socialiste est un mouvement « matérialiste. » Mais il est matérialiste, nous le répétons, comme tout autre mouvement n'ayant en vue que le

bien-être matériel de ceux qui souffrent du présent ordre ou plutôt désordre social actuel.

L'homme n'est pas encore parfait, et il ne sait pas plus être toujours conséquent dans ses actes, que logique dans ses interprétations.

Aussi personne ne se serait avisé d'appeler matérialiste, le mouvement anti-esclavagiste, et pourtant ce fut le résultat d'une poussée strictement analogue à celle du socialisme moderne, bien que l'effort, sous lequel les hommes agirent dans le premier cas, ne se soit pas fait sous l'inspiration des grands sentiments qui se montrent dans le dernier.

Les classes dirigeantes et possédantes qui travaillèrent à l'abolition de l'esclavage aux États-Unis et dans les possessions britanniques avaient tout à gagner au changement des conditions du travail.

Par le travail à gage, ou d'hommes soit-disant libres, ils se virent délivrés du souci de prendre soin de leurs *propriété Vivantes*.

Que leur fait la santé, la vie de leurs instruments? Qu'est maintenant au capitaliste, à l'industriel, au grand propriétaire, un de ces malheureux libres? Libres d'accepter les conditions faites, ou de mourir de faim.

Lorsqu'il est usé, on le remplace par un autre, sans le moindre déboursé ; tout est gain de ce côté.

Les classes moyennes, qui se font aujourd'hui les défenseurs du socialisme et qui réclament l'abolition du prolétariat, bien plus dégradant, et entraînant des conséquences plus graves, même sur le plan de l'esprit, que

l'esclavage des plantations, sont fondées à dire que, dans la lutte qu'elles ont entreprise, elles n'ont aucunement en vue leur propre intérêt.

Les bénéfices matériels qu'elle peuvent en retirer sont à peu près nuls ; et si, sous le nouvel ordre de choses, elles n'ont plus à craindre les risques de la ruine et de la faillite, d'un autre côté elles se verront retirer certains avantages sociaux, et seront forcées d'accomplir des travaux, des services, pour lesquels leur premier genre de vie les a mal disposées.

Quant aux socialistes travailleurs, ils luttent naturellement pour la rédemption matérielle, et l'émancipation des leurs. Mais nous pensons que ceux qui vivent ainsi de leur labeur ne peuvent être accusés par les classes privilégiées de « matérialisme », parce qu'ils veulent se relever, eux et leurs enfants, se débarrasser de l'intolérable fardeau qui depuis si longtemps charge leurs épaules.

Eux, comme nous, comme tous, ont leurs défauts ; nous ne venons point défendre le socialisme, en posant les travailleurs socialistes comme indemnes de tous les vices qu'on reproche aux hommes ; plusieurs parmi eux, au contraire, poussent, peut-être à certains points de vue, l'esprit d'égoïsme aussi loin que leurs inconscients oppresseurs.

Nous admettons même que beaucoup d'entre ceux qui souffrent de l'état social actuel, souffrent par les effets du Karma qu'ils ont accumulés dans des existences antérieures. Roue qui tourne. Les broyés d'aujourd'hui sont les broyeurs d'hier. Mais si nous pensons

ainsi, nous nous établissons les juges de nos concitoyens. En avons-nous le droit ? Que devient l'évolution si, pour se justifier de leur inaction, ceux qui peuvent faire cesser, qui peuvent amoindrir les effets dont ils connaissent les causes, et même jusqu'à un certain point les empêcher de se reproduire, — si ceux-là poussent eux-mêmes le vieux cri égoïste et cruel : « Sommes-nous les gardiens de nos frères ? »

Qu'ils ne l'oublient jamais, les plus coupables, ici-bas, sont ceux qui *savent*, et qui, sous un prétexte ou un autre, n'agissent pas.

Ils manquent, alors, à tous leurs devoirs d'agents conscients de la nature, de l'évolution.

Aux socialistes,il doit être beaucoup pardonné, parce que justement toutes leurs préoccupations tendent, en ce moment,à faciliter,par une organisation politique et collective spéciale, le moyen, pour chacun, d'être « le gardien de son frère ».

Après l'exposé d'un tel but, comment s'arrêter sur les défauts particuliers, sur les faiblesses inhérentes au caractère d'humains en pleine lutte? Comment discuter sur des détails insignifiants, quand la grande idée, le principe de solidarité, base de tout le système rénovateur, se voit partout, au fond et à la surface de la doctrine socialiste?

Et ce que nous avançons sont des faits ; car,à côté de l'égoïsme individualiste, cause de tous les maux du monde, à quelle hauteur ne s'élève pas le socialisme, le plus modéré et le plus matérialiste, le simple socialisme économique même ?



En effet, l'idée de coopération fraternelle pour l'émancipation physique de tous les esclaves gagés, cette idée, s'étendant tous les jours davantage, le développement du tout collectif, de l'esprit de responsabilité entre tous les travailleurs manuels pour enrayer autant que possible le maudit char du « Jaggernaut » moderne du privilège et du capitalisme,— en un mot, la culture de l'esprit de solidarité dans le monde entier, voilà l'essence même du mouvement.

Nous disons : la culture de l'esprit de solidarité, car ce dernier qui, au premier abord, semble être le résultat du mouvement économique de ces derniers temps, l'a pourtant précédé.

Il l'accompagne assurément dans toutes les phases de son développement, car il est non seulement dans la plus étroite relation de cause avec lui, mais il en est encore l'accessoire et la conséquence.

La civilisation moderne, avec toute sa pourriture, a été en quelque sorte une véritable bénédiction, puisque, comme ces amas de détritus au sein desquels les plus précieuses graines germent, on ne sait comment, elle a pu développer en elle une force motrice devant servir à sa régénération finale.

La production capitaliste, en nécessitant elle-même l'agglomération en masse des travailleurs dans les grandes villes, a donné naissance au ferment qui devait tout transformer.

C'est dans des conditions misérables, intolérables, comparées à celles des artisans des villes et des villages d'autrefois, que ces travaillaurs ont puisé les grandes

et rudes leçons devant servir à les éclairer d'abord, à les rendre capables ensuite de saisir la notion de l'entre-dépendance qui doit exister entre tous les hommes sur la surface de la terre.

Les socialistes, qui labouraient sous l'idée, se sont emparés du germe naissant ; ils l'ont cultivé et ont guidé les vagues aspirations des peuples vers un idéal pratique bien défini de coopération sociale.

Dans leurs mains intelligentes, la force motrice générée par les conditions économiques du passé est doublement employée ; elle sert à détruire les anciennes formes existantes et à en réédifier d'autres, qui à leur tour généreront de nouvelles forces motrices de la plus grande puissance, agissant sur un plan toujours de plus en plus large et plus élevé.

Aussi loin que nos moyens d'observation, aidés de notre simple intelligence de libres penseurs, nous ont permis de pénétrer les secrets de la nature, nous sommes amené à dire qu'agir de la sorte, c'est agir en parfaite conformité avec elle, dans sa marche évolutive.

Le socialisme, c'est l'ordre, la méthode si chère à certains esprits de ce siècle ; car ici nous voyons la « forme, » ou le corps que l'on peut appeler le socialisme économique pratique, précéder la « Substance » d'esprit du socialisme, ou solidarité humaine. Et l'une et l'autre forme et substance qui, selon toute éventualité, doivent nous entraîner bien plus loin et bien plus haut que le collectivisme économique, évoluent simultanément.

Inutile donc de discuter comment et pourquoi l'une doit, ou devrait précéder l'autre.

A quelque hauteur de la Théosophie panthéistique qu'on se place, il est impossible de ne pas reconnaître que les deux idées de socialisme et de théosophie sont dans une si étroite dépendance, que l'une ne peut être bonne et l'autre mauvaise.

Et s'il est vrai que le mouvement socialiste, dans ses effets pratiques, soit confiné au domaine matériel, et que ses défenseurs présents ne voient rien au-delà, pour la plupart, ce n'en est pas moins une portion du grand courant évolutionnaire qui doit nous ramener au véritable âge d'or, âge dans lequel l'humanité et la divinité, la sagesse et l'amour, se trouveront encore unis, mais comme ils ne l'ont jamais été, à aucune époque du passé.

Pour le présent,il ne faut simplement regarder le socialisme économique que comme la forme nécessaire qui précède et figure d'avance la substance. L'homme ne peut être complet que lorsqu'il aura accompli le circuit de l'animalité humaine ; la divine étincelle n'a pas encore de temple prêt à venir habiter.

De même, aucune société au large dans n'importe quelle nation du monde ne peut être un organisme véritablement spiritualisé, avant qu'elle n'ait développé en elle la forme nécessaire à l'évolution d'un quelque chose assez semblable à ce que M. Bax appelle une « conscience collective ».

Si le présent régime capitaliste,avec ses réserves, ses garennes (Warrens) de misères humaines, doit être re-

gardé, ainsi que le dit Gronlund, comme la période de dentition des sociétés, celle qui va suivre immédiatement, c'est-à-dire le régime collectiviste, correspondra, sans doute, au temps scolaire.

Les membres de ces sociétés ayant passé pendant une génération ou deux dans le même moule éducateur, et toute distinction et antipathie de classes étant disparue naturellement, après la destruction de leurs racines sociales et économiques, la société aura acquis alors la cohésion dans toutes ses parties, comme on le voit dans les familles bien ordonnées,où une véritable affection relie tous les membres entre eux.

Pour entrer dans un régime de complète fraternité et de solidarité; pour être en plein communisme,il n'y aura qu'un pas à faire, lequel pas, comparé aux premières avancées si pénibles, sera relativement assez facile.

Alors les sociétés seront dans toute la force et l'ardeur de la jeunesse, elles auront santé, vigueur, énergie. L'ensemble des plus nobles et des plus chaudes aspirations sera, pour cette époque de plaisirs humains les plus vifs et les plus purs, des satisfactions sensuelles affinées par une esthétique des mieux comprise, sera le partage de la généralité des citoyens.

Pendant ce temps, les potentialités d'une vie plus haute auront été réalisées par beaucoup, et tous arriveront avec les ans, à un point où ils serons *mûrs* pour les plus grandes vérités.

(*Traduit de l'Anglais.*)

BRIGHT.

(*A suivre.*)

AUX LECTEURS

Le *Boudhisme Ésotèrique*, dont nous publions la première traduction française, a déjà eu plusieurs éditions en Angleterre.

Un grand effet a été produit par la lecture de ce livre. Par lui une révolution profonde s'est opérée dans le mouvement des idées partout où il a été lu dans la langue de son auteur, en France, en Belgique, en Espagne, en Hollande et en Amérique.

La traduction manuscrite, quoique faite à la hâte pour satisfaire au désir de ceux qui ne pouvaient lire l'anglais, a décidé en quelque sorte l'élancée du mouvement théosophique en France. Elle a permis le groupement des penseurs désireux de travailler en commun pour continuer l'étude des doctrines humanitaires au premier chef, — doctrines aussi vieilles que le monde, mais dont la grandeur de vue, l'ampleur des idées, étaient aussi nouvelles qu'étonnantes pour des Occidentaux.

En effet, doctrine sociologique, scientifique, religieuse, dans toute l'acception philologique de ce der-

nier mot, elle relie la partie au tout, les terres aux cieux, les planètes aux soleils, l'homme à l'homme, l'individu à l'humanité, et l'humauité à l'uuité.

Quiconque veut s'occuper de l'étude de l'homme, de l'étude de l'univers, des progrès de l'humanité ou de son évolution, de son but, de sa fin, quiconque, en un mot, veut travailler fructueusement à la Théosophie et à l'occultisme, doit lire le *Bouddhisme ésotérique.*

Ce n'est pas que cet ouvrages explique tout ; du reste, l'auteur est loin d'avoir cette prétention qui irait à l'encontre même de la doctrine posant que l'homme doit se faire lui-même, par le labeur de la pensée et de la méditation.

Il y a même dans ce premier travail de M. Sinnett, quant à l'orthodoxie de l'exposé des grandes lignes de la science, quelques erreurs en certaines questions de détails, — erreurs sans importance capitale, — puisque des études subséquentes et plus approfondies de cette science donnent la satisfaction à l'étudiant de pouvoir les rectifier lui-même.

Le plus grave reproche que l'on puisse faire au livre est dans son titre, ou plutôt dans l'orthographe de ce titre qui peut, tout d'abord, égarer l'esprit du lecteur, en lui faisant croire ce qui n'est pas.

Dans la « clef de la Théosophie [1], » Madame H. P. Blavatsky explique comment le donble *d* de Bouddhisme fait plutôt penser à la philosophie officielle de la

[1] Voir « Clef de la Théosophie » Chap. « La Théosophie n'est pas le Bouddhisme officiel», n° de mai 1890.

majorité des humains, des Bouddhistes, qu'à la connaissance de l'antique sagesse du *Budhisme*, qui est à tous et n'est à personne, qui n'est de nulle part et qui est de partout.

L'adjectif « *Esotérique*, » qui le qualifie, n'est pas plus heureux que le nom qui le désigne,ont dit quelques critiques ; cela peut être vrai jusqu'à un certain point, puisque, d'après nos langues Indo-Européennes, ce qui est porté à la connaissance de tous, n'est plus ésotéque.

Mais dans un sens plus profond cet ouvrage est vraiment ésotérique ; premièrement, en ce qu'il expose, en langage vulgaire,en langage usuel,des choses jusqu'alors inaccessibles aux foules ; secondement, en ce que, synthèse scientifique des plus sublimes et des plus parfaites, il y a des lacunes voulues, des obscurités laissées à dessein. — Tout n'est pas dit et toujours.

Selon le plan des *Instructeurs*, des voiles entourent encore le peu qui est dit, pour la première fois.

Autre chose : un reproche que ceux qui font leur idéal de la perfection absolue adressent à l'auteur ; ils le blâment de n'avoir pas eu assez de confiance dans ses frères d'occident, auxquels il s'adressait particulièrement ; d'avoir jugé leurs facultés les plus élevées, leurs facultés d'abstraire, assez peu développées pour se croire obligé de MATÉRIALISER la doctrine, c'est-à-dire de ramener, d'abaisser sur le plan Concret des sciences physiques, ce qui devait se traiter dans les domaines abstraits de la métaphysique.

Cet auteur a eu, sans doute, quelques raisons pour

agir ainsi ; peut-être pensait-il, comme Voltaire, constatant à la fin du siècle dernier que, si nous avions avancé en mathématiques, nous étions restés tout à fait stationnaires, depuis des siècles, en métaphysique.

Et c'est tant pis pour nous, car Condillac ne dit-il pas que la métaphysique est la science qui contribue le plus à rendre l'esprit lumineux, précis et étendu, et que, par conséquent, elle doit le préparer à l'étude de toutes les autres. — Et Littré, le positiviste, ne définit-il pas la métaphysique, telle que l'entendent les modernes : « La Science des principes, plus élevée et plus générale que les autres, de laquelle toutes les connaissances tiennent leur certitude et leur unité. »

Mais tout cela ne veut pas dire que nous sommes dans notre élément, au milieu de ces questions si élevées. — Aussi, loin de blâmer l'auteur, devons-nous plutôt le remercier d'avoir su nous faciliter les premières approches, la digestion, l'assimilation, d'une nourriture si forte et d'un goût si nouveau pour l'intellective occidentale.

Mme CAMILLE LEMAITRE. (M. S. T.)

Paris, novembre 1890.

ÉCHOS DU MONDE OCCULTE

Le Quartier-Géuéral de la Section Européenne possède, depuis quelque temps, une presse tout-à-fait semblable à la « Presse Aryenne » de la Section Américaine; celle de Londres qui a, naturellement, reçu le nom de « Presse H. P. B. » est activement employée, entre autres, à la publication d'un nouveau journal Théosophique, « The Vahan », bulletin utile et intéressant, qui paraît deux fois par mois.

—

Le voyage de Mrs Annie Besant, en Irlande, y a éveillé beaucoup d'intérêt et a amené des résultats favorables au progrès du mouvement Théosophique.

—

Nous recommandons aux lecteurs de « Lucifer », cette Revue d'une si haute valeur pour les Théosophes sérieux, deux articles du Numéro de Décembre : l'un, signé H. P. B, traite de l'Hypnotisme, au point de vue occulte ; l'autre, par Annie Besant, est un mot à propos, adressé aux membres de la S. T.

—

La Théosophie se répand en Suède avec une grande rapidité : plusieurs livres importants ont été, dès le début du mouvement, traduits dans la langue du pays, et nous apprenons maintenant que le premier numéro d'une Revue Théosophique Suédoise doit paraître le mois prochain.

Le « Théosophist » et « Lucifer » continuent à publier des détails intéressants au sujet du voyage de Monsieur B. Keightley et de ses visites aux différentes Branches Hindoues de la S. T. La lettre qui a paru dans le « Lucifer » de Novembre contient des récits très saisissants.

—

Il vient de paraître une nouvelle édition sanscrite du *Rig-Veda Samhita*, accompagnée du commentaire de Sayanacharya ; on la dit beaucoup moins coûteuse que celles qui ont été publiées jusqu'ici. S'adresser à M. Tookaram Tatya, 17.
Tamarind Lane, Fort.

BOMBAY.

—

Une nouvelle remarquable, prise au « Théosophist », est celle d'une réunion qui a eu lieu, sous les auspices de la Supérieure du couvent de Sainte Marie, à Poona, dans le but d'entendre parler de la Théosophie. Monsieur P. N. Patankar, qui n'est pas membre de la S. T. a, néanmoins, présenté le sujet de la conférence dans les termes de la plus haute appréciation. Ce récit se trouve en détail dans le Sudhakak, journal Hindou de Poona.

—

N'oublions pas d'observer que M. Bertran Keightley a précisément été frappé de l'influence exercée par la Théosophie dans l'Inde, même en dehors de la Société.

Le Directeur Gérant : — A. ARNOULD.

Imprimerie DESTENAY, à Saint-Amand (Cher).

Librairie de l'Art indépendant

11, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris

Extrait du Catalogue

Eliphas Lévi . . . — *Dogme et rituel de la haute magie* 2 vol. in-8 avec 24 fig. . 18 fr.
— *Histoire de la magie*. 1 volume in-8 avec 90 fig. . . . . . . 12 fr.
— *La clef des grands mystères*. 1 volume in-8 avec 22 planches . . 12 fr.
— *La science des esprits* 1 v. in-8. 7 fr.

Henri-S. Olcott. . . — *Le Bouddhisme selon le canon de l'Eglise du Sud*. 1 vol. in-12. 1 fr. 50

Laurence Oliphant . — *Sympneumata ou la nouvelle force vitale*. 1 vol. in-18. . . 3 fr. 50

A. P. Sinnett . . . — *Le Monde Occulte*. 1 v. in-18. 3 fr. 50

P. Christian . . . — *Histoire de la Magie*. 1 vol. gr. in-8 avec un grand nombre de figures et 16 planches hors texte. 12 fr.

Edouard Schuré . . — *Les Grands Initiés*. 1 fort volume in-8 . . . . 7 fr. 50

Paul Gibier . . . . — *Analyse des Choses*. Essai de Psychologie transcendantale. 1 vol. grand in-18 jésus . . . . . 3 fr. 50

Ely-Star . . . . . — *Les Mystères de l'Horoscope*. 1 volume in 18 jésus . . . . . 3 fr. 50

Alber Jhouney . . . — *Le royaume de Dieu*, in-8. . 4 fr.
— *Les Lys noirs*, in-8 . . . . . 3 fr.
— *Le livre du Jugement*, in-8 . . 3 fr

Polti et Gary . . . — *La Théorie des Tempéraments et leur pratique*, 1889, brochure. . 1 fr.

Napoléon Ney . . . — *Les Sociétés Secrètes Musulmanes* 1890, brochure. . . . . . 1 fr.

Saint-Amand (Cher — Imprimerie DESTENAY. Bussière Frères